

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

VOL. 9

MONTREAL, MARDI, 17 FEVRIER 1846.

No. 4

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

Elle en trouve une troisième dans l'égoïsme intellectuel, c'est à dire dans une certaine individualité de l'esprit qui est propre à chacun de nous. Il est vrai, Messieurs, que nous avons tous quelque chose de commun dans la forme de notre intelligence aussi bien que dans la forme de notre corps ; cependant, cette uniformité n'exclut pas les différences de physiognomie. Aucun esprit, pas plus qu'aucun visage, ne ressemble parfaitement à un autre ; nous pensons et nous sentons diversement, et, par un égoïsme fort naturel, chacun de nous ramène à soi tout le firmament des idées, pour le façonner à sa mesure et le fondre dans sa personnalité. De là un attachement puéril à notre sens, une persuasion que notre esprit est le juge compétent et suprême de la vérité, et une inquiétude naïve en nous-même lorsque nous avons dit d'une idée : Cela n'entre pas dans mon esprit. Eh ! qu'importe ? La question est de savoir si c'est un malheur pour l'idée ou pour vous. Mais nous croyons volontiers que cette raison de refus est une condamnation en dernier ressort, et rien ne nous paraît plus simple que de faire de notre horizon la borne de l'infini. Nous voulons même imposer aux autres notre individualité spirituelle, et nous saisissons avidement le premier pouvoir qui nous donne des serviteurs ou des sujets pour en faire, les esclaves et les adorateurs de notre pensée. Nous sommes surpris qu'on nous résiste ; nous en voulons quelquefois mortellement à un homme qui n'aura pas pensé comme nous dans une seule occasion, en sorte que le signe par excellence d'une grande âme est la modestie, le désintéressement de ses propres idées, la défiance de soi. Mais on n'en arrive là qu'avec le long apprentissage d'une vertu mûrie par l'unité, et jusque là l'égoïsme intellectuel nous pousse à transformer la vérité en nous, au lieu de nous transformer dans la vérité.

Ce troisième élément de la force schismatique est suivi d'un autre, qui est le dernier, mais qui n'est pas le moindre, je veux dire la toute puissance arbitraire de l'esprit. Indépendamment de son goût pour la lumière, de son entraînement vers les ténèbres, de son égoïsme étroit, toutes causes qui le portent à la séparation, l'esprit est libre ; il est libre contre l'erreur, libre contre la vérité, il peut tout ce qu'il veut.

Jugez, Messieurs, si telle est la force schismatique, quelle doit être la force unitaire ; car il faut bien aussi qu'elle existe, puisqu'il existe au monde une société publique des esprits. Supposez qu'aucune force unitaire ne contrebalance la force schismatique, les intelligences, privées de liens, emportées chacune où le vent du hazard les poussera, ne se rencontreront que pour se heurter, et formeront tout au plus quelques agrégations fortuites, comme ces nuages qui passent dans le ciel sans pouvoir jamais s'y créer un jour de repos. Ainsi, pour me servir d'une comparaison qu'il vous a été facile de pressentir, retracez de la mécanique céleste la force que Newton a consacrée sous le nom d'attraction, aussitôt les globes qui peuplent l'éther s'enfuient dans des directions opposées, précipités dans leur course par cette autre force qui est la force schismatique du monde matériel. Ainsi encore, retranchez d'une nation la puissance qui retient en paix les passions et les intérêts de tant de millions d'hommes, et vous la verrez se dissoudre dans les fureurs d'une guerre parricide. Il lui faut un principe d'unité supérieur aux éléments de discorde qu'elle nourrit dans son sein, et ce principe, il a un nom : c'est la souveraineté. Souveraineté veut dire supériorité par excellence, et la supériorité par excellence est celle qui contient et qui produit l'unité. Le souverain est l'Être qui fait l'unité. Dans une monarchie, c'est le prince ; dans une aristocratie, c'est le sénat ; dans une démocratie, c'est l'assemblée du peuple. Mais, sous quelque forme que ce soit, là où est la puissance qui fait l'unité, là est le souverain. Nous voici sur un champ de bataille : cent mille hommes y sont debout, et cependant tout est immobile, tout ce fait, les chevaux, les clairons, la poussière ; que se passe-t-il ? L'unité est en silence et suspendue ; elle regarde, elle attend, elle règne. Puis, un mot tombe de ses lèvres ; le bronze tonne, les chevaux hennissent, les armes se mêlent, les escadrons devorent l'espace : l'unité règne encore, c'est elle qui faisait l'ordre dans l'immobilité, c'est elle qui le fait dans le mouvement. L'unité se taisait, l'unité a parlé, l'unité a été souverain dans l'un et l'autre cas ; voilà toute l'histoire d'une bataille, et toute l'histoire de l'ordre partout et toujours.

Puisque que l'ordre existe aussi quelque part dans le monde des idées, puisque, malgré les effroyables ferments de discorde qui le remuent et le divisent il a pu se fonder une société publique des esprits, c'est donc qu'il existe

aussi une souveraineté intellectuelle, souveraineté dont la doctrine catholique seule est en possession, puisque seule elle a triomphé de la force schismatique qui tient les intelligences en hostilité et en dissolution. De même qu'il n'y a pas de société civile sans un gouvernement civil, ni de gouvernement civil sans une souveraineté civile, il n'y a pas non plus de société des esprits sans une souveraineté intellectuelle, souveraineté qui ne détruit pas plus la liberté de l'intelligence que la souveraineté civile ne détruit la liberté civile, mais qu'il l'établit au contraire, en délivrant les âmes du joug déordonné de la force schismatique. C'est cette souveraineté intellectuelle qu'ont cherché et qui cherchent encore tous les fondateurs de schisme, tous ceux qui aspirèrent, ou par ambition ou par amour des hommes, à fonder l'unité publique des esprits. Quand un philosophe monte dans la chaire, il s'en fait tout simplement un trône, il se pose comme souverain, il cherche dans sa science et son génie le secret de cette supériorité par excellence qui produit l'unité ; et il a raison de le faire, jusqu'à ce qu'ému de son impuissance, il reconnaisse et adore la main par qui règnent tous les rois, et qui, ayant communiqué l'empire de la terre aux conquérants, a refusé aux sages et aux philosophes l'empire de la vérité, pour le donner à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à l'Eglise catholique.

Allons plus loin encore, Messieurs, et cherchons en quoi consiste la souveraineté intellectuelle. Car, tant que nous ne le saurons pas, il manquera quelque chose à l'évidence de nos déductions.

La souveraineté intellectuelle ne peut être que dans les idées ou dans l'esprit. Il est impossible de la placer ailleurs, car tout ce qui est intellectuel est, ou idée, ou esprit, l'objet de la pensée ou le sujet pensant. Or, ce n'est pas dans l'objet ou l'idée qui réside la souveraineté intellectuelle l'idée n'est pas vivante indépendamment de l'esprit qui la reçoit ; elle peut s'altérer en y entrant y perdre sa raclitude et sa force, et n'en sortir, pour passer dans un autre esprit, qu'avec un souffle froid et infécond, comme une flèche mollement lancée par un archer sans vigueur.

Vous en avez d'illustres exemples sous les yeux. L'Eglise grecque a toutes les idées de l'Eglise catholique, à bien peu de chose près, et pourtant l'Eglise grecque git inanimée, n'ayant plus d'unité que celle d'un cadavre environné de bandelettes par les mains sanglantes de l'autocratie russe. La Bible aussi contient les idées catholiques, et les protestants se sont jetés dessus avec l'espérance d'y puiser la vie, l'unité, la souveraineté intellectuelle : y ont-ils réussi ? Beaucoup moins par les grecs ; l'immobilité a conservé à ceux-ci quelque apparence d'un corps, le mouvement a réduit ceux-là à la consistance d'un tas de cendres. Qu'est-ce donc que la vertu des idées en dehors de l'esprit où elle prennent leur forme, leur puissance, leur immobilité ? Mais l'esprit lui-même, qu'est-il, pour que la souveraineté intellectuelle y ait son trône et son action ? Qui sont les esprits dont se compose l'Eglise catholique ? Hélas ! des hommes : vous, moi, le premier enfant qui, au sortir de cette assemblée, ira se confesser. Est-ce donc notre intelligence, prise isolément ou mise en commun, qui possède la souveraineté intellectuelle, cette supériorité formidable qui depuis dix-huit siècles, malgré gré toute la force schismatique dont dispose le monde, captive cent cinquante millions d'hommes autour d'un même dogme ? et de quel dogme ? d'un dogme qui ne satisfait pas leur soif innée de la lumière, qui irrite leur passion pour les ténèbres, qui blesse au vif leur individualité spirituelle, et demande à leur libre arbitre une sanglante acceptation. Quoi ! c'est nous, c'est vous et moi, ce sont mille hommes, cent mille hommes, qui sont capable, par leur propre esprit, d'un tel acte de souveraineté ? n'en croyez rien gardez-vous d'en rien croire ; cela n'est pas possible. En tant qu'hommes, nous n'avons rien de plus que les philosophes et les savants, lesquels n'ont rien pu, et qui n'ont rien pu parce que radicalement tous les esprits sont égaux, parce que nul esprit n'est le souverain d'un autre esprit.

Voulez-vous revenir aux idées ? Voulez-vous conclure que la souveraineté intellectuelle réside dans les idées, et que c'est par leur énergie que le monde nous est soumis ? Mais pourquoi les idées ne se corrompraient-elles pas dans notre intelligence, comme elles se corrompent dans l'intelligence des grecs et des protestants ? Qui donc ou quoi donc leur fait un autre sort chez nous ? Pourquoi si vaines ailleurs, pourquoi si fortes dans l'Eglise ? Vous voyez bien que le cercle est fermé, et que la logique ne nous laisse aucun asile ouvert.

Cependant l'unité catholique existe, elle existe seule au monde ; elle suppose une force unitaire, une souveraineté intellectuelle : qui nous l'a donnée,